

Le Pont des derniers soupirs

Du même auteur chez À vue d'œil :

Le Secret du docteur Favre

La Nuit de l'Orcière

Pierre Petit

Le Pont des derniers soupirs



© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2020.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0420-5

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Les gens du Plateau ont coutume de dire que Pierpont est un trou et il est difficile de leur donner tort ; on y vient à la descente et on en repart à la montée. Le village se niche dans l'une de ces rares boutonnières où la Siche, qui dévale des Hautes Chaumes, prend quelques aises et s'octroie un petit méandre ou deux avant de se remettre à tailler le granit du Plateau pour s'en aller rejoindre la Loire. La route, qui la traverse ici sur un pont de pierre, relie Saint-Issiaume à Fontbonne en venant de Saint-Etienne et en partant vers les tréfonds de l'Auvergne. La grosse trentaine de maisons du village s'étale le long de cette voie, de part et d'autre du pont, sur deux départements.

Un viaduc de chemin de fer traverse la vallée à près de quarante mètres au-dessus de la rivière, quelques centaines de mètres en amont du pont routier. Il y a bien dix ans qu'on n'y voit plus que des trains de marchandises de deux wagons, trois les bons jours. Trois provinces se rencontrent en son milieu, si l'on en croit les Pierpontois (d'aucuns disent Pierpontais) : l'Auvergne, le Forez et le Velay. Vantardise ! clament les habitants de Saint-Issiaume où se trouve, affirment-ils, la borne qui marque ce point nodal entre pays d'états et pays de mandement.

L'orientation générale du cours de la rivière et les pentes qui la bordent, abruptes et hérissées de pins, font que le soleil se lève ici plus tard pour se coucher plus tôt. Inconvénient qui, l'hiver, cache un avantage. Surtout quand une tempête de neige fait rage dans les hauteurs,

bouchant les routes, plâtrant les façades et, pour peu que la consistance de la neige s'y prête, surchargeant jusqu'à la rupture les branches des arbres. Il arrive certes, un vent de nord-est aidant, que les rafales s'engouffrent dans la vallée et ramènent pour un temps les Pierpontais (d'aucuns disent Pierpontois) à la condition des malheureux du Plateau. Mais ces anomalies météorologiques sont rares au point de faire les conversations de plusieurs générations.

La tempête qui balaya le Plateau, au soir de ce dimanche de février, ne dérogea pas à la règle si ce n'est que, le matin, rien ne l'annonçait. Ni le ciel, ni le vent, ni les rhumatismes des vieux, rien ne laissait prévoir la violence froide et implacable de la tourmente qui, en quelques heures, allait paralyser les deux

cantons que sépare la Siche et qui se touchent à Pierpont. L'atmosphère était si peu à la menace que j'avais résisté à la tentation de fermer à midi le café du Pont, tentation qui me prenait le dimanche, de la Toussaint à Mardi gras, et à laquelle il m'arrivait souvent de céder.

(KIKI)

Il est vrai qu'à cette saison, quel que soit le temps, les clients ne se bousculaient pas dans mon établissement. Surtout depuis que l'église n'était plus desservie que lors des fêtes carillonnées. Ceux-là mêmes qui, chaque dimanche matin, venaient faire ici leur sortie de messe ne prenaient plus la peine d'arrêter leur voiture en revenant de Fontbonne. Il en était de même des hommes qui,

pour beaucoup, attendaient chez moi la fin de l'office où priaient leurs femmes ; désormais c'étaient les bistrots de Fontbonne qui profitaient de leur clientèle dominicale. Quelques rares Stéphanois de passage, moins encore de Lyonnais, venaient parfois tenir compagnie à « Kiki » Mestret, boulanger de son état, ivrogne notoire et hebdomadaire, qui passait ici après les fournées dominicales, histoire d'entretenir la concentration en alcool de son sang suivant une progression calculée et invariable : cafés arrosés le matin, pastis de onze heures à midi et, de deux à cinq heures, petits verres d'une gnôle artisanale dont il était le seul consommateur, dans cet établissement comme ailleurs. Au dernier coup de cinq heures, il retournait son verre sur le zinc du comptoir, payait son écot et, titubant en diagonale à travers

la route, s'en allait affronter sa Josiane à domicile. Quoique parfois pâtreuse, sa conversation possédait un charme pour quelques habitués qui interrompaient là leur retour vers la grande ville afin d'écouter ses aphorismes sur les sujets les plus divers, qui allaient des inconvénients comparés du pou de poitrine et du morpion (souvenirs de la Grande Guerre de son père) à la dilection particulière qu'ont les taupes pour les lombrics de deux pouces et pas plus (exemples à l'appui). Sachant que ce dernier sujet pouvait l'amener à d'interminables digressions sur le piégeage de ces talpidés et, par ricochet, sur le campagnol ou rat taupier qu'il ne faut pas confondre, etc. On voit par là que tous les sujets de s'exprimer lui étaient bons. Il n'en est qu'un sur lequel il s'abstenait de dissenter et qui pourtant lui procurait

les moyens de participer de manière conséquente au chiffre d'affaires du café sinon à ses bénéfiques : la boulange, où il excellait. Il arrivait d'ailleurs souvent que, pendant que les hommes écoutaient pérorer Kiki tout en l'abreuvant, leurs femmes se rendissent de l'autre côté de la route à la boulangerie-épicerie que tenait sa Josiane. Elles y faisaient provision de grosses miches craquantes, capables de tenir une semaine sans rassir, même si, de par la proximité des marchandises dans la boutique, il en émanait parfois quelques relents de fourme ou de saucisson.

On peut penser d'ailleurs que si, ce jour-là, Kiki ne s'était pas attardé à me faire la conversation pendant que, debout derrière mon comptoir, je déjeunais d'une boîte de maquereaux au vin blanc et d'une bonne portion de son pain bis,

le café eût été fermé et Kiki renvoyé dans ses foyers après son dernier pastis. Et rien de ce qui suivit n'aurait eu lieu.

Redisons-le : rien ne laissait prévoir la violence de la tempête. Sur les radios comme à la télévision, il n'avait été question que de chutes de neige en altitude, de pluies verglaçantes en plaine et d'avis de coup de vent sur la façade atlantique. Rien que de normal en hiver. Pour ceux qui ne s'en contentaient pas, le visage du ciel, le vol des corbeaux, le piquant de l'atmosphère ne présageaient en rien ce qu'il allait advenir. Le paysage était blanc des chutes de neige du nouvel an mais, grise de sel, la route devant la terrasse du café était tout à fait carrossable. Et de fait, depuis le matin, la circulation était celle d'un dimanche d'hiver normal.

Passant directement de l'apéritif au pousse-café, Kiki avait sauté le déjeuner. En équilibre instable sur un tabouret de bar il m'en expliquait les raisons en un récit compliqué, où il était question de divergences de vues avec Josiane et de rouleau à pâtisserie, pendant que je versais dans son verre le fond d'une bouteille de sa « goutte » personnelle. Le poing de Kiki posé sur la table avec l'index pointé en direction du haut du verre était sans équivoque : il en manquait. Afin de compléter le niveau et en prévision des doses qui allaient suivre, il fallait entamer une autre bouteille. Pour des raisons que mon oncle Marcel, de qui j'avais hérité le café, n'avait jamais cru bon de m'expliquer, la réserve de spiritueux se trouvait dans une cabane de parpaings, attenante au garage et au fond de la cour. Une porte métallique, munie d'un

cadenas de la taille d'un fer à cheval, en préservait le contenu. Sans interrompre le récit, je sortis pour aller quérir une remplaçante à la bouteille qu'il venait de finir. Un flocon, qui se posa sur le bout de mon nez comme je passais la porte, me fit lever les yeux. Dire que le temps avait changé eût été un euphémisme. Le gris tavelé du matin avait, depuis midi, viré au plomb le plus sombre. On eût dit d'un couvercle posé sur les bords de la vallée. Il était à peine deux heures et la nuit semblait imminente. Tous les habitants de Pierpont savent par expérience ancestrale qu'il ne faut pas se laisser prendre au fait que la neige tombe ici à la verticale. Surtout quand on entend, là-haut sur les crêtes, la chanson du vent dans les arbres, ce qui commençait d'être le cas.